

tent à chacun des époux un de leurs enfans; Meinau attendri ne peut plus résister, il se retourne, et tendant les bras à son épouse, il s'écrie: *Mon Eulalie, embrasse ton époux.*

Cette analyse paroitra très-froide à ceux de mes lecteurs qui ont vu jouer la pièce qui en est l'objet, et ce pourroit être un éloge pour l'Auteur, sans être une censure pour le journaliste.

Il est impossible qu'un tel drame n'excite pas un vif intérêt; mais il a fallu beaucoup d'art pour amener avec vraisemblance, et sans choquer la morale, les convenances même, le pardon d'une faute qui, d'après les principes reçus, semble exclure toute possibilité de pardon. C'est des difficultés vaincues que résulte le grand intérêt de la pièce. L'Auteur n'a pu parvenir à son but qu'en graduant avec beaucoup de délicatesse et une grande habileté l'émotion qu'il vouloit produire. Il a fort bien senti qu'il seroit inutile et ridicule de frapper l'esprit par des raisons philosophiques; c'est le cœur qu'il a attaqué par le sentiment, et il l'a si bien comquis que le moraliste le plus sévère se trouve désarmé, lorsque le Baron vaincu tend les bras à son épouse et lui dit: *Mon Eulalie, embrasse ton époux.* C'est un trait de véritable talent que d'avoir fait tomber la toile sur ce mot, et il pourroit servir à la critique des dernières scènes de beaucoup de pièces estimées.